

Le polaroïd, les Etats-Unis et Florence Jamart

Quand on touche du bout du doigt l'écran de notre téléphone portable pour prendre une photo, on peut entendre, selon l'appli qu'on a, *clic-clac*. Nous n'avons pas appuyé sur un déclencheur, il n'y a pas d'obturateur mécanique dans un smartphone, est conservé cependant un incongru *clic-clac*. Imitation numérique, son dérisoire. Ce genre de falsification sonore, comme le bruit de la page qui se tourne dans certaines tablettes électroniques, témoigne de notre attachement inconscient à tout un monde sonore en voie de disparition, monde sonore discret dans lequel nous avons nos repères, monde sonore du temps où la photographie était acte mécanique, et où on l'entendait.

Face au déferlement du numérique au début des années 2000, alors que les appareils photographiques argentiques traditionnels parviennent malgré tout à se maintenir, au moins auprès des puristes, les appareils photographiques instantanés, dont la firme Polaroid est la plus connue, dégringolent. En 2008, les deux dernières usines de films polaroid fermaient aux Etats-Unis. Comment continuer à justifier sur le marché l'existence de ces appareils qui, pendant des dizaines d'années, avaient fait la joie des réunions de famille, des vacances. Inventés durant l'immédiate après-guerre, ils semblaient désormais ravalés au rang d'objet kitsch, de vieilleries préhistoriques. Ô ingratitude, car que de joie le polaroid nous avait apporté ! Jouissance photographique immédiate sans passer par la case du développement des négatifs au laboratoire et de l'insupportable suspense qui allait de pair. Le polaroid c'était la sensation mécanique suivie de l'apparition magique – enchantement enfantin ! – du souvenir que nous avions voulu garder, cadrer, et que nous tenions désormais dans nos mains, dont nous voyions, sous nos yeux, en plein jour, le développement. Les contours des êtres que nous aimons et des lieux que nous visitons se révèlent maintenant, ici-même, dans ce rendu des couleurs si particulier qui fait de chaque cliché polaroid un cliché aussitôt pris aussitôt suranné, cliché d'un passé proche semblant déjà lointain, une image mélancolique, un peu fantomatique.

Si la plupart des grands photographes ont boudé le polaroid, un brin gadget peut-être, il s'en est trouvé quelques-uns pour en explorer la poésie, pour interroger ce que son format, son instantanéité et sa colorimétrie nous disent du temps qui passe, de la vulnérabilité de nos souvenirs, de notre naïveté à vouloir saisir le moment présent. Je feuillette mes livres de photographies. J'ai devant les yeux des très beaux nus de Robert Mapplethorpe. Même André Kertész et Walker Evans, qui n'aimait guère la couleur, ont cédé au charme du polaroid. Des artistes l'ont sublimé. Un des autoportraits de Warhol retient mon attention. Des clichés d'Andreï Tarkovski également. Et bien sûr, les virtuoses *swimming pools* en polaroids plus liquides que jamais de David Hockney.

Deux paragraphes ci-dessus, j'affirmais qu'on fermait des usines, j'aurais dû ajouter « momentanément ». En effet, le polaroid allait réapparaître trois ans plus tard. Polaroid ressuscité ! Vinyle revival ! Quicksnap, le retour ! Après tout, pourquoi pas ? Renaissances imprévisibles, renaissances prévisibles. Et c'est heureux pour nous, c'est heureux pour Florence Jamart.

Poétiquement intitulée *Ghost Kisses*, la série de dix-neuf clichés qu'elle présente est exclusivement réalisée avec des polaroids. Ces images saisies lors de différents voyages aux Etats-Unis semblent arrachées à un temps immémorial, alors qu'il s'agit bien de l'Amérique contemporaine. Mais Florence Jamart nous guide délicatement où les souvenirs s'estompent et se diluent les uns les autres. Superposition nostalgique des architectures, des lignes, des images, comme dans nos cerveaux les remembrances confuses. Mémoire, dramatique palimpseste. Avec le temps, tout se floute, tout se brouille, se délave, s'efface. Qui ne connaît la chanson triste ? A

présent, plus que des taches de lumières ici et là – on le sait, on le vit – des couleurs plus que passées, la brûlure irréparable de l'oubli. Les êtres meurent et on en conserve le regard rouge, le sourire figé dans une boîte à chaussures ou, pour les plus respectueux d'entre nous, dans un album photo au fond d'un tiroir.

Cela dit, presque aucune présence humaine dans *Ghost Kisses*, suite américaine. Peut-être n'y a-t-il plus que les lieux à photographier dans ce pays. Les femmes et les hommes ont perdu de leur grâce en prenant du poids. « Because you suffocated your beauty in fat », « Parce que tu as étouffé ta beauté sous la graisse ». Ce vers, tiré de *Mélancolie américaine*, et que Joyce Carol Oates adresse « à Marlon Brando en enfer », me dit qu'il est peut-être devenu impossible de regarder les Américains. Ceux de Robert Frank ont été remplacés. Définitivement évanouie la dignité des misérables de Dorothea Lange. Les corps des pauvres sont désormais obèses, les têtes des riches crispées par le botox, défigurées par le bistouri. Horreur, dégoût de ces visages, des silhouettes monstrueuses de l'Amérique d'aujourd'hui.

Plutôt que dire ce que ne montre pas Florence Jamart, quel fantôme l'embrasse ou quel fantôme elle embrasse, continuons d'essayer de voir ce qu'elle fait apparaître : notamment une photogénie américaine, photogénie d'endroits iconiques. Car la ville américaine, le paysage américain appellent la pellicule. Florence Jamart sort donc sereinement son polaroïd pour fabriquer des photos-souvenirs de lieux indiscutables, pour les renouveler malgré tout. Sous son certain angle, elle recompose le Golden Gate, le mémorial du 11 septembre, la grande roue de Coney Island, le lac Michigan, Venice beach, une ville fantôme. Recompositions raffinées, minutieuses, inspirantes.

Florence Jamart a raison de poursuivre l'exploration de ces endroits que nous pensons connaître, qui sont dans notre tête, que nous avons visités. Elle a raison de s'attarder encore à Las Vegas la nuit. Emotion renouvelée de la chimie photographique. Pourquoi Florence Jamart fait-elle ça ? Pourquoi insiste-t-elle ? Pourquoi ces photos, aux modestes dimensions, sont silencieusement belles ? L'explication ne se trouve pas dans la nature du polaroïd ou dans l'a priori photogénie américaine. L'explication est si simple qu'elle aurait dû m'interdire ce bavardage. Explication : Florence Jamart fait quelque chose de ses yeux.

Florient Azoulay